

# Furtive

*Roland Goeller*

Arnold poussa la porte du bistrot, désert en dehors d'un client qui faisait claquer les pages de son journal. Avec une habileté de chat, le garçon vint à lui, contournant les tables disposées trop près les unes des autres. Çà et là, il donnait un coup de chiffon. Un tatouage prenait naissance sur son avant-bras et courait sous sa chemise blanche, un dragon ou une sorte d'animal fantastique. Il interrogea Arnold du regard. « Rien, pour l'instant », répondit ce dernier comme pris au dépourvu, puis, se reprenant : « J'attends quelqu'un. » De grands miroirs revêtaient les murs, ils démultipliaient les perspectives et donnaient au bistrot l'apparence d'un palais de glaces. Le garçon se redressa, son entrée en scène avait été prématurée. Une petite ride de connivence se dessina au coin de ses lèvres et il s'en retourna, ramassant, ici un papier, là une soucoupe avec les pièces jaunes d'un pourboire.

Un homme entra et se dirigea vers le zinc le long duquel il jeta l'ancre, un habitué. Il abandonna une besace à ses pieds et posa un trousseau dont les

innombrables clés s'entrechoquaient. Il était un peu chez lui. Un coude en appui sur le zinc, il regardait en direction de la salle comme si la conversation était facultative. Le patron s'approcha, entre ses mains dansait un torchon qui lustrait la convexité d'un plat. Un prénom fut lancé, Louis ou Denis, Arnold était trop loin pour entendre. Un verre à pied apparut, rempli aux trois quarts de vin blanc, mais il se passa un long instant avant que l'habitué n'y trempe ses lèvres.

Avec une précision chirurgicale, les néons en damier inondaient d'une lumière blanche tables et chaises, ils traquaient la moindre intimité qui aurait pu naître entre deux bustes penchés l'un vers l'autre. Le jour jetait ses dernières forces contre l'obscurité grandissante et la gare dressait sa façade monumentale le long du boulevard. Les lampadaires découpaient des quartiers de lumière entre les vitraux et, au sol, des trapèzes traversés par de furtives silhouettes. Éclairés de leurs fanaux arrière, les taxis avançaient par soubresauts dans la file du milieu. Ils s'engouffraient sur le parvis par groupes de deux ou trois, avec célérité. Une petite pluie rendait le pavé luisant.

Des femmes passaient devant le bistrot. Certaines portaient une poche contenant un objet insolite, un sous-vêtement ou un cadeau pour un neveu, d'autres, de grands cabas avec les affaires de la journée, serrés contre elles par peur des vols à l'arrachée. D'autres encore, à peine en retard,

avançaient, le front assombri par une situation tendue au travail ou la crainte du regard accusateur de la nourrice à cheval sur les horaires. Elles étaient nombreuses, le plus souvent seules, parmi des étudiants désinvoltes, des jeunes gens en roller, capuches rabattues, des gamins turbulents sensés déjà faire leurs devoirs, des vieillards penchés tenant des sacs de provisions déformés par les emballages, des hommes en petits costumes froissés munis d'ordinateurs pour consulter le courrier électronique à toute heure du jour et de la nuit. Il passait toutes sortes de personnes, éparpillées comme des grains de blé échappés d'un sac sur le dos d'un portefaix, sous l'œil placide du garçon de café qui repérait les clients éventuels.

Parfois une femme marchait avec hâte, inquiète, imperméable boutonné jusqu'en haut, la tête relevée avec détermination ou, à l'inverse, légèrement enfoncée entre les épaules, son visage masqué par le carré des cheveux d'où émergeait un petit nez en trompette. Survolant à grandes enjambées les obstacles et se dirigeant vers une destination connue d'elle seule. Rejoignant un amant ou un ami bientôt amant, encore prudente mais déjà fébrile, prête à jouer une partie à l'issue de laquelle elle pourrait consentir, une bretelle noire affleurant sur une épaule généreusement dénudée. Consciente d'une mèche rebelle, d'une ride scélérate ou d'une incongruité vestimentaire que nul pourtant ne remarquerait, l'ami en premier. Celui-ci se

précipiterait en la voyant franchir la porte et l'aiderait à ôter son imperméable. « Vous avez pu vous libérer ! » Sa prunelle scintillerait de mille feux. Elle feindrait de s'excuser en omettant les innombrables ajustements qu'il lui aura fallu consentir pour caser dans son emploi du temps ce rendez-vous inconcevable en temps ordinaires.

La femme qu'attendait Arnold était peut-être en route mais retardée par des circonstances. A chaque enjambée, les pans de son imperméable s'ouvraient sur des genoux dont les fins ligaments se contractaient en un ballet de creux, de saillies et de lignes de fuite. Il connaissait sa nervosité, la tension de sa personne et la pulpe de la plante de ses pieds lorsque ses orteils glacés venaient chercher un peu de chaleur entre ses mains. Parfois les bas glissaient et s'enroulaient le long de ses jambes dont ils dévoilaient la blancheur laiteuse, instants de terreur pendant lesquels chaque froissement d'étoffe ressemblait à un murmure d'ange.

« Un café, s'il vous plaît ! » Adossé derrière la vitrine et témoin d'événements éphémères, le garçon devisagea Arnold. Le client s'impatientait-il ou lui avait-on posé un lapin ? Puis, tel un hologramme dépourvu de frottements, il glissa le long des tables alignées. « Un café », répéta-t-il à l'adresse du patron qui acquiesça d'un regard indifférent.

D'autres femmes passèrent, de celles qui, par leur seule présence, imposent un centre de gravité aux choses en désordre, ont le pouvoir de suspendre

les conversations ou d'indiquer une direction là où il n'y a que désinvolture et, à leur corps défendant, apportent des réponses à des questions encore informulées. Leur mystère ne se révélait que par de minces indices, le poids du talon en appui sur le sol, le port de la tête, l'ouverture des épaules, l'inclinaison du buste ou le mouvement des bras qui, tels des balanciers, donnent à la marche son rythme. L'apparition n'était pas moins fugace que l'entrée dans l'atmosphère, pendant les nuits d'août, de météorites dont on se rappelle toujours comme d'une pluie d'étoiles filantes. Une lentille noire scintilla subitement sous les yeux d'Arnold tandis que s'élevèrent les vapeurs d'un café posé d'un geste sûr.

« Voici, monsieur ! » Arnold remercia et se saisit de la cuiller avec laquelle il créa un maelström projetant de la mousse.

Avait-elle eu un empêchement ? Un malentendu était-il intervenu quant à l'heure ou le lieu du rendez-vous ? Elle n'était pas déjà en retard. Dix-huit heures vingt, c'est encore dix-huit heures. Elle pouvait à tout instant pousser la porte, essoufflée d'avoir couru, il se garderait de la moindre remarque. Elle prendrait place, une manche retirée, et se dépêcherait de donner de brèves nouvelles destinées à se faire pardonner. Avait-elle été en retard à leur premier rendez-vous ? Il avait craint qu'elle eût changé d'avis ou vînt dans des dispositions hostiles. Ce n'était pas un rendez-vous d'affaires avec d'impersonnelles dispositions à convenir. Elle avait

ignoré cependant que ce rendez-vous serait le premier, cela, on ne le sait qu'après, lorsque d'autres se succèdent et que les choses se dévoilent. Il avait été fixé à l'extrême pointe des circonstances, le choix du lieu et de l'heure avaient introduit la possibilité d'une effraction. Ils avaient été à la merci d'un geste maladroit, avancer une main sans raison, sourire à une question à double tranchant ou scruter trop tôt la nudité de l'âme tapie telle une bête craintive au bord extrême des yeux. Il arrive que, traquée, celle-ci renonce à quitter son refuge et que la conversation aussitôt s'enlise, mais il arrive parfois qu'elle sorte de sa cachette et se livre. Alors, pendant quelques instants longs comme une éternité, elle s'avance à découvert, exposée à tous les dangers, en premier lieu celui d'être ridicule, et, le gué traversé, parvenue sur l'autre rive, elle se jette à corps perdu dans les bras tendus et chacun sait que l'on est arrivé à bon port, le premier rendez-vous a bien eu lieu. *Aletheia* ! Ce qui était prétexte devient soudain pierre angulaire, serment, glyphes héraldiques sur une table vierge où l'âme consent à déposer ses attentes.

La porte du bistrot cependant s'ouvrit comme sous le souffle d'une explosion et entra un groupe de jeunes gens, hommes et femmes, dont la conversation animée couvrit les petits bruits de vaisselle derrière le zinc. La fraîcheur du soir s'engouffra, chargée de gaz d'échappement. Le groupe prit place à trois tables de celle d'Arnold. Ses membres sortaient d'un

séminaire où ils avaient été abreuvés d'inepties sur le management et la dynamique de groupe. Ils mêlèrent le garçon à leurs échanges. Un rythme staccato s'installa, fait de petites saillies ponctuées d'éclats de rire, tout le contraire de ces longues stances par lesquelles les conférenciers se croient tenus d'haranguer leur public. Toute conversation féconde prend des allures de partition où alternent temps forts et temps faibles, doubles croches et soupirs, les notes appartiennent aux musiciens, les silences aux mélomanes.

Il était dix-huit heures trente passées. Le garçon parvint à se détacher du groupe et fit un petit crochet vers Arnold.

« Un autre café, monsieur ?

– Non merci », répondit-il en déposant sur la table le prix de la consommation.

Arnold attendit quelques instants encore puis se leva et partit. Il était inutile d'attendre plus longtemps. Elle n'était pas en retard.

## L'auteur

Né en Alsace en 1956, Roland Goeller vit à Bordeaux.

Sa formation d'ingénieur le destine au monde positif de l'industrie et des transports publics et il se consacre à sa famille, sans pour autant délaissier la littérature.

Les regrettées éditions Siloë accueillent son premier opus : *Vous me prenez pour quelqu'un d'autre*. Plusieurs romans, récits et nouvelles paraissent chez Siloë, Sutton, Terres du Couchant mais aussi en revues : *Ampoule, Femelle du Requin, Brèves, Harfang, Land un Sproch* et *Rue Saint Ambroise*.

Ses personnages cherchent à dire quelque chose du siècle qu'ils traversent, des difficultés de l'expérience amoureuse, des défis de l'ère post-industrielle et post-moderne, de la restriction des libertés induite par les nouvelles technologies et la tentation sécuritaire.

Bilingue, héritier de deux cultures, il ne cesse par ailleurs d'ouvrir une valise qu'il trimbale depuis son enfance. Celle-ci contient une mémoire attachée à sa langue maternelle, impossible à transcrire littéralement.

Il se plaît à jardiner et cuisiner, la terre et ses produits exigent autant d'attention, d'inspiration et de discipline que les mots.

Son blog : <http://acontrecourant2.canalblog.com>